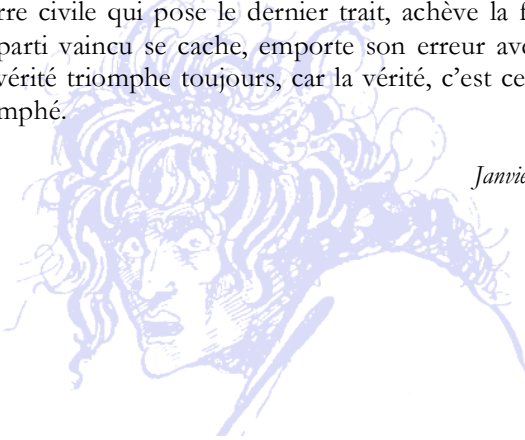


I
— L'IDEALISME —

MA VÉRITÉ

Le raisonnement de Stirner « Ma vérité est la vérité, » ne me déplaît pas. C'est de l'idéalisme pur. Quand deux partis s'enragent à répéter cet aphorisme impudent, après avoir bien crié, ils en viennent aux coups, nécessairement, et la solution se dessine. C'est la guerre civile qui pose le dernier trait, achève la figure. Le parti vaincu se cache, emporte son erreur avec lui. La vérité triomphe toujours, car la vérité, c'est ce qui a triomphé.

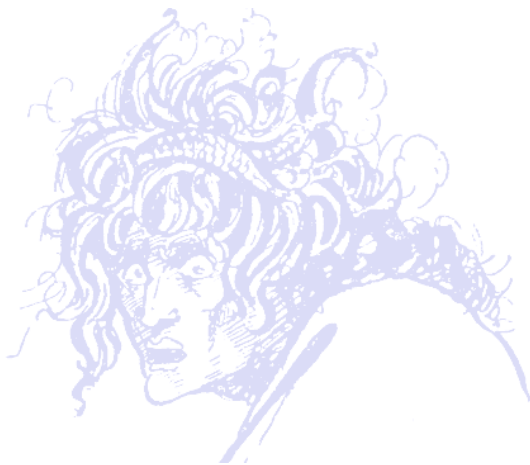
Janvier 1904



— STALKER ÉDITEUR —

Texte exhumé du cimetière

II
— L'IDEALISME —



— STALKER ÉDITEUR —

Texte exhumé du cimetière

III

— L'IDEALISME —

CELUI QUI NE COMPREND PAS

Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
Quelle est donc cette femme ? — Et ne comprendra pas.

Du *Sonnet* d'ARVERS.

De tous les plaisirs que peut procurer la Littérature le plus délicat est certainement : « Ne pas être compris ! » Cela vous remet à votre place, dans le bel isolement d'où l'inutile activité vous avait fait sortir : réintégrer la Tour et jouer du violon pour les araignées qui — elles — sont sensibles à la musique.

« Celui qui ne comprend pas » n'est sensible ni à la musique ni à la logique ; il est sourd, mais, non muet, car il va clamant partout : « Je ne comprends pas ! » Comme d'autres de leur talent ou de leurs idées, il est fier de son inintelligence et des loques verbales dont il vêt sa nudité spirituelle, — et il s'exhibe, il fait le beau, et dès qu'on flatte sa vanité, qui est « Ne pas comprendre », un éventail de plumes de paon lui sort du derrière et sur chaque plume, en guise d'œil, il y a un rond où il est écrit : « Moi, je ne comprends pas ! »

Cette faculté fait qu'on l'estime. Il est recherché de ceux qui ne comprenant pas, ont un peu honte ; son aplomb leur donne du courage et ils se disent les uns aux autres, dès que la roue révélatrice esquisse son

IV

— L'IDEALISME —

orbe : « Voyez, celui-ci, non plus, ne comprend pas, — et pourtant, il n'en rougit pas, au contraire ! »

Au contraire : il connaît sa valeur et n'hésite jamais à se mettre en avant. D'ailleurs, sa queue de paon aux précieux ronds est un drapeau commode et de loin visible. Il ne l'a ramassé sur aucun champ de bataille, il ne l'a ni chipé ni conquis : il l'a sorti de son derrière, et quand il le déploie, ce n'est pas pour conduire des ombres à l'assaut de vaines entités.

« Celui qui ne comprend pas » est, en effet, un homme pratique. Doué d'une si belle vertu, il l'exploite rationnellement et s'en fait des rentes. Tous les journaux lui sont ouverts ; sa queue magique force toutes les portes il gagne ce qu'il veut, rien qu'à écrire — avec de fins sous-entendus : « Je ne comprends pas. »

C'est un accapareur : la « grande Presse » ne lui suffit pas ; il délègue à la « petite » ses lieutenants ; mais ceux-ci, beaucoup plus bornés que le Maître, dépassent souvent la mesure, étalent une stupidité qui jette le décri sur des fonctions pourtant bien honorables et bien lucratives.

Moi, je ne me plains pas ; je rencontre journellement « Ceux qui ne comprennent pas », et ils font ma joie. Je les aime : ils m'incitent à me retirer dans ma vraie vocation : le Silence.

Il est à supposer, car je ne suis ni inspiré ni visionnaire, que cette figuration de « Celui qui ne comprend pas » ma été suggérée par telle bévue dont je fus victime :

Oh ! bien peu, — et bien volontiers, si cela doit distraire quelques amateurs ; je m'offre en spectacle amusez-vous ! Mais vous amuserez-vous jamais autant que moi devant la parade de « Celui qui ne comprend pas » ?

Or, en de précédents articles, j'exposai quelques idées, ou — si l'on veut — quelques fantômes d'idées (mais lumineux, comme il sied à des fantômes, et d'une évidence phosphorescente) touchant l'Art que je désire libre, la rénovation du mot Symbolisme qui pourrait, je le redis, servir de dénomination commune (à l'usage du public lisant) à une dizaine d'écrivains âgés de moins de trente-cinq ans et clairement stimulés vers un but commun, touchant enfin (ou d'abord, mais c'est mon α et mon ω) l'Idéalisme dont je tentai, non sans présomption, d'établir la signifiance vraie.

Cette très modeste clameur en trois notes, cette primitive mélodie, si simple qu'un écolier se la serait assimilée instantanément, tomba dans l'oreille de « Celui qui ne comprend pas », celui qui est sourd mais non muet. Il perçut un vague son pareil aux

VI

— L'IDEALISME —

bruissements des peupliers et, glorieux, cria : « Je ne comprends pas ! »

Oserais-je dire que ces syllabes complaisamment et vaniteusement répétées me semblent suréro-gatoires — et que l'attitude, la démarche, le front et l'œil de « Celui qui ne comprend pas » suffisent à indiquer son essentielle non-intelligence ? Il n'a même pas besoin de sortir et de hochéner sa queue hiéroglyphique ; — d'écrire, encore moins.

Mais, il y faut mettre de l'indulgence et surtout il faut savoir que « Celui qui ne comprend pas » a pour clients d'inepticules snobs, incapables, tout seuls, de se hausser à un degré si éminent d'imbécillité cérébrale ; c'est pour eux qu'il écrit, et, comme je l'ai déjà noté, son écriture est fructueuse.

« Celui qui ne comprend pas » est-il méchant ou envieux ? Comme tous les sots, il est méchant et envieux, mais accessoirement, et d'une méchanceté si petite, d'une envie si mesquine, que c'est piquûre de puce. Cela ne fait pas souffrir, cela n'incite ni à la colère, ni à la vengeance, c'est agaçant et voilà tout. Agaçant, et inévitable, — l'omnibus de la littérature étant, comme les autres, infesté de parasites.

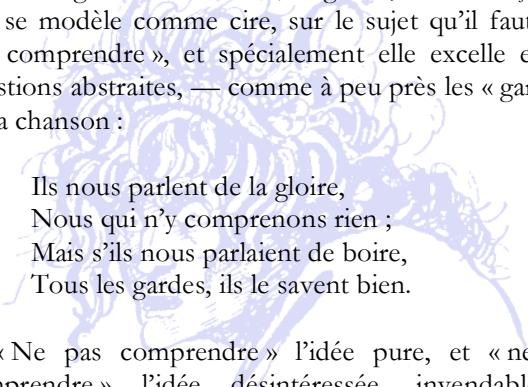
« Celui qui ne comprend pas » est donc inoffensif. Même ses morsurettes parfois sont des chatouilles ; on

VII

— L'IDEALISME —

rit, cela décongestionne le cerveau, c'est salubre, — et si ensuite on écrase la bestiole, avec quelle pitié !

« Celui qui ne comprend pas » est donc surtout passif, et négatif ; il est celui qui « ne... pas » ; la borne qui ne remue pas, le pavé qui ne se révolte pas, etc... Passive, sa faculté d'incompréhension est illimitée et toujours égale à elle-même ; négative, elle se façonne, elle se modèle comme cire, sur le sujet qu'il faut « ne pas comprendre », et spécialement elle excelle en les questions abstraites, — comme à peu près les « gardes » de la chanson :



Ils nous parlent de la gloire,
Nous qui n'y comprenons rien ;
Mais s'ils nous parlaient de boire,
Tous les gardes, ils le savent bien.

« Ne pas comprendre » l'idée pure, et « ne pas comprendre » l'idée désintéressée, invendable et immonayable, c'est le triomphe de l'homme à la queue magique. Pour lui, et pour tous les intellects rudimentaires, l'idée ne se perçoit que concrète et figurée : la littérature, une plume d'oie ; — le génie, M. Zola ; — la poésie, un bon de poste à quarante

VIII

— L'IDEALISME —

sous ; — le symbolisme, un palikare à somptueuses moustaches ; — la musique, un pianiste ; — etc.

Donnez-lui des explications ; dites-lui que la littérature est un mode d'activité ; que le génie est une réalisation ; que la poésie est une floraison d'âme ; que le symbolisme est l'expression esthétique de l'idéalisme ; que la musique est la langue de l'inconscient ; etc., dites-lui tout cela et commentez vos dires, — il répondra (n'ayant perçu que de vagues sons pareils aux plaintes des mélèzes) : « D'accord, plume d'oie, Zola, bon de poste, palikare, pianiste, etc. »

Voilà pourquoi « celui qui ne comprend pas » engendre autour de lui — et jusqu'aux confins du monde connu — tant de jovialité ; c'est le jeu des propos interrompus, du coq-à-l'âne, — innocentes distractions, plaisirs quasi champêtres, de tous ceux que peut procurer la littérature, plaisirs les plus délicats.

« N'être pas compris », cela vous remet à votre place : réintégrer la Tour et jouer du violon pour les araignées !

— Et quant à moi, me retirer dans ma vraie vocation : le Silence.

Août 1892

IX
— L'IDEALISME —

L'IDÉALISME

Ce mot traîne dans les journaux : des gens aussi vains que M. Filon se permettent de l'écrire, croyant le comprendre ; les néo-chrétiens en font usage avec l'aplomb de l'apprenti sorcier de Goethe ; M. de Vogué chevauche ce manche à balai, — et de ce balai M. Desjardins balaie la sacristie ; c'est le mot à tout faire. Pour ces simplistes, un peu bornés, l'idéalisme est le contraire du naturalisme, — et voilà ; cela signifie la romance, les étoiles, le progrès, les chevaux de fiacre, les phares, l'amour, les montagnes, le peuple, toute la farce sentimentale dont on truffe entre gens du monde, les petits pains fourrés du thé de cinq heures.

Autrement, ces sots s'imaginent qu'idéalisme est synonyme de spiritualisme et qu'un tel vocable relève de la judicature de M. Simon et de M. Déroulède ; qu'il clame une doctrine morale et consolatoire ; que les familles y puisent quelque vigueur à procréer ; les conscrits, de l'enthousiasme ; les pauvres, de la résignation.

Mais non, — et il importe de cartonner à cette page le dictionnaire des lieux communs : l'idéalisme est une doctrine immorale et désespérante ; anti-sociale et anti-humaine, — et pour cela l'idéalisme est une doctrine

X

— L'IDEALISME —

très recommandable, en un temps où il s'agit non de conserver, mais de détruire.

En voici le sommaire.

Schopenhauer résume ainsi les principes de l'idéalisme posés par Kant : « Le plus grand service que Kant ait rendu, c'est sa distinction entre le phénomène et la chose en soi, entre ce qui paraît et ce qui est : il a montré qu'entre la chose et nous, il y a toujours l'intelligence, et que par conséquent elle ne peut jamais être connue de nous telle qu'elle est. » Théoricien de l'idéalisme, Kant n'en est pas le trouveur ; Platon fut rigoureusement idéaliste ; saint Denys l'Aréopagite proféra : « Nous ne connaissons pas Dieu tel qu'il est et Dieu ne nous connaît pas tels que nous sommes » ; enfin les réalistes du moyen âge professaient, eux aussi, la douloureuse relativité de toute connaissance, que toute notion n'est que d'apparence, que la vraie réalité est insaisissable pour les sens comme pour l'entendement¹.

Les conséquences logiques de ces aphorismes sont nettes : on ne connaît que sa propre intelligence, que

1. Le véritable premier théoricien du « phénoménisme » serait encore plutôt Berkeley, mais, par excès de logique, Berkeley va un peu loin et Kant, lui-même, l'a réfuté en réfutant Descartes (*Critique de la Raison pure*).

XI

— L'IDEALISME —

soi, seule réalité, le monde spécial et unique que le moi détient, véhicule, déforme, exténue ; recrée selon sa personnelle activité ; rien ne se meut en dehors du sujet connaissant ; tout ce que je pense est réel : la seule réalité, c'est la pensée.

La relativité de l'extérieur étant bien établie, nul besoin, théoriquement, pour le moi, de se mêler à de problématiques contingences ; il se suffit à lui-même, et il le faut, puisqu'il est isolé de ses semblables autant que deux planètes du système solaire. Convaincu que tout est transitoire, hormis sa pensée, qui est éternelle (en ce sens qu'elle capte l'éternité, comme un œil capte la lumière) ; convaincu qu'il est seul et impénétrablement seul, comme une molécule douée seulement d'un pouvoir de cohésion ; convaincu enfin que tout est parfaitement illusoire, puisque dans sa course à la connaissance, ce colin-maillard, il n'emprisonne jamais que son pérennel et fastidieux moi ; bien assuré qu'il ne peut sortir de l'état égoïste que pour retomber dans l'état per-égoïste, — l'idéaliste se désintéresse de toutes les relativités telles que la morale, la patrie, la sociabilité, les traditions, la famille, la procréation, ces notions reléguées dans le domaine pratique.

Un individu est un monde ; cent individus font cent mondes, et les uns aussi légitimes que les autres : l'idéaliste ne saurait donc admettre qu'un seul type de

XII

— L'IDEALISME —

gouvernement, l'anarchie ; mais s'il pousse un peu plus avant l'analyse de sa théorie il admettra encore, avec la même logique (et avec plus de complaisance) la domination de tous par quelques-uns, ce qui, d'après l'identité des contraires, est spéculativement homologue et pratiquement équivalent.

L'idéalisme pessimiste de Schopenhauer aboutissait au despotisme ; l'idéalisme optimiste de Hegel se résout dans l'anarchie : il suffit d'évoquer la méthode des différenciations pour donner raison à Schopenhauer.

Tous les hommes, par cela seul que leur cerveau fonctionne, se représentent un monde ; mais peu d'hommes se représentent un monde original. Considéré comme une entité, l'ensemble des cerveaux humains est pareil à un four à porcelaine d'où sortent successivement des millions de pièces identiques et banales ; une sur un million apparaît bizarrement craquelée, roussie, fumée, rayée d'étranges dessins imprévus et fous, gondolée, creusée, soufflée, déformée, *ratée*² : cette pièce de porcelaine, c'est la représentation du monde conçue par les esprits supérieurs, par les génies. C'est, en somme, pour cette pièce unique que le four chauffe et il importe peu que toutes les autres soient anéanties, si celle-là demeure.

2. *Pièces ratées.* — Villiers de l'Isle-Adam, le lendemain de sa mort, fut qualifié de *raté* par M. Fouquier et quelques autres reporters.

XIII

— L'IDEALISME —

Mêlé à la vie active (qu'il dédaigne, peut-être par inaptitude) l'idéaliste jugerait des hommes comme de ces pièces de porcelaine ; il les mettrait à leurs vraies places : les supérieurs en haut, les inférieurs en bas. — « le peuple étant fait pour obéir aux lois et non pour dicter des lois »³.

(La théorie anarchiste emporte à peu près les mêmes conséquences : en l'absence de toutes lois, l'ascendant des hommes supérieurs serait la seule loi et leur juste despotisme incontesté).

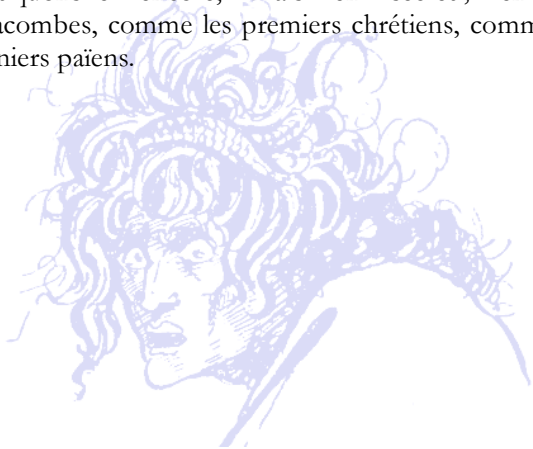
En conclusion, ou bien l'idéalisme engage au désintéressement absolu de la vie sociale ; ou bien, s'il condescend à la pratique, il conclut à des formes de gouvernement que tous les esprits sains et nourris de doctrines prudentes n'hésiteront pas à qualifier d'immorales, de subversives, d'incompatibles avec nos mœurs démocratiques, — et ces formes sont : l'anarchie, pour que l'influence intellectuelle soit exercée par ceux qui sont nés pour cette fonction ; le despotisme, pour qu'il pourvoie les imbéciles de bonnes muselières, car, sans intelligence, l'homme mord.

3. Schopenhauer.

XIV
— L'IDEALISME —

La vie sociale étant écartée, il reste un domaine où il semble que l'idéalisme pourrait régner sans nuire au développement de la muflerie démagogique, l'art. Mais, parler de l'art, à cette heure, serait une ironie par trop cruelle : jadis, il fut libre ; ensuite, il fut protégé ; aujourd'hui, il est toléré ; demain, il sera interdit. Pratiquons-le encore, mais en secret ; en des catacombes, comme les premiers chrétiens, comme les derniers païens.

1893



XV
— L'IDEALISME —

DERNIÈRE CONSÉQUENCE
DE
L'IDÉALISME

Pour Camille Maclair.

Quid videat nescit ; sed quod videt, uritur illo.
Ovide, Métam., III, 430.

INTRODUCTION

Ayant eu, ces derniers temps, quelques doutes sur la valeur, non point philosophique, mais morale et sociale, de l'idéalisme, je ne pus, malgré des méditations assidues, triompher de mes hésitations par la méthode de la logique directe. Et bien au contraire ; poussée à son extrême, la théorie idéaliste aboutissait, en mes déductions : pratiquement, au néronisme ou au fakirisme, selon qu'elle évolue en des intelligences actives ou en des intelligences passives ; socialement (comme je l'ai noté antérieurement)⁴, au despotisme ou à l'anarchie⁵.

4. Cf. *L'Idéalisme*, page 13.

5. On saura ce que pourrait être le fakirisme-anarchie en lisant un singulier conte de M. Marcel Schwob, *L'île de la Liberté* (Echo de Paris, juillet 1892). Quant à l'anarchie, souhaitable et chère, en désir, à toute intelligence, cela serait la liberté de ne subir que de nobles influences, et toutes spirituelles, toutes divine.

XVI
— L'IDEALISME —

Or, sans être pourtant le disciple de la prudence philosophique qui, arrivée au croisement de deux routes, s'assied et se demande : vers quel point cardinal reprendrai-je ma promenade, quand je me serai bien reposée ? je me suis assis, comme elle, au croisement des deux routes, et, ayant réfléchi, je résolu de ne suivre aucune des routes frayées, et de m'en aller à travers champs.

En somme, tout en ne répugnant ni à l'une ni à l'autre des deux conséquences que j'ai dites, — car elles pouvaient être nécessaires et inéluctables — j'ai songé que peut-être elles n'étaient ni nécessaires, ni inéluctables, soit en métaphysique, soit en politique, soit relativement à notre conduite privée dans la vie, lorsque, mus par l'absurde besoin de logique qui nous tyrannise, nous souhaitons de mettre notre vie d'accord avec nos principes.

(Il serait si simple de mettre nos principes d'accord avec notre vie.)

On trouvera peut-être, malgré mes affirmations, que je me contredis ; mais les jugements, quoique j'aie besoin, autant que nul autre, de la sympathie humaine, me troublent peu. D'ailleurs, aller tout droit, comme une balle (tout droit, ou selon la trajectoire prévue), dans la droite voie de la logique, est plutôt le fait des esprits simples, — je ne dirai pas médiocres, ce qui

XVII

— L'IDEALISME —

serait bien différent. Aucun des grands philosophes allemands⁶ n'a été purement logique : ni Kant, bifurquant vers la raison pratique, ni Fichte, prônant le patriotisme⁷, ni Schopenhauer dont le pessimisme s'abreuve d'illusoires antidotes ; et Jésus, lui-même, parlant comme Dieu, s'est contredit sciemment, puisque, après le « Mon royaume n'est pas de ce monde », il profère le « Rendez à César... » Logiquement, il devrait dire : « J'ignore tout, hormis mon royaume, qui n'est pas de ce monde, et César comme le reste. » Mais en prononçant cette négation : «... pas de ce monde », il affirmait « ce monde », et il dut songer aux relations qu'avec « ce monde » devaient nécessairement avoir ses disciples, les hommes de bonne volonté.

Revenons à la pathologie de l'idéalisme.

Négligeant provisoirement les conséquences sociales d'une doctrine qui, d'ailleurs, est impopulaire, je ne veux alléguer qu'un néronisme de dilettante et qu'un fakirisme de bonne compagnie ; et même, pour simplifier l'enquête, laissons encore de côté le pseudo-fakirisme. Il nous suffira d'avoir à faire la

6. Ni des Français. Malebranche, étant oratorien, se croyait chrétien et ne l'était que de cœur. Sa philosophie mène au fakirisme.

7. *Discours à la nation allemande.*

XVIII

— L'IDEALISME —

critique du néronisme mental, plus clairement appelé le narcissisme.

Narcisse,

Quid videat nescit ; sed quod videt, uritur illo,

et, ne connaissant que soi, il s'ignore lui-même : Ovide, sans le savoir, a mis bien de la philosophie dans les quinze syllabes de son vers élégant⁸.

Mais il faut reprendre les choses de plus haut, et redire, hélas ! afin d'être clair, des choses mille fois déjà redites. C'est une éternelle nécessité : les hommes sont si crédules à la négation que la vérité leur semble un conte de fées, et que tous vivent, les réprouvés dans l'obscur forêt de l'indifférence, les privilégiés dans l'obscur forêt du doute :

8. Les symboles, souvent, demeurent clos pendant des siècles ; ils sont la fontaine scellée ou le *hortus conclusus*. On passe devant la dormante source, sans même désirer y boire une gorgée d'eau pure ; et devant le jardin muré, sans l'envie de franchir le mur, et de cueillir même une toute petite rose au mystérieux rosier. (Un conte, qui détient bien d'autres secrets, la *Belle et la Bête* m'a fait comprendre cela, et je l'expliquerai un jour, avec plusieurs choses, si j'en suis capable). En un temps où ni M. André Gide, ni M. Camille Mauclair (v. *Eleusis, causeries sur la cité intérieure*), n'avait bu à la fontaine de Narcisse, l'abbé Banier disait, en commentant Ovide : « L'histoire de Narcisse, si bien écrite par notre poète, est un de ces faits singuliers qui ne nous apprennent rien d'important. »

XIX
— L'IDEALISME —

*Nel mezzo del camino di nostra vita
Mi ritrovai in una selva oscura
Che la diritta via era smarrita⁹.*

CHAPITRE PREMIER

HOMUNCULUS-HYPOTHESE

Il est bien entendu que le monde n'est pour moi qu'une représentation mentale, une hypothèse que je pose¹⁰, nécessairement¹¹, quand la sensation éveille ma conscience : l'objet n'est perçu par moi que comme partie de moi ; je ne puis concevoir son existence en soi : il n'a de valeur pour moi que s'il vient graviter autour de l'aimant qu'est ma pensée ; je ne lui accorde qu'une vie objective, précaire et limitée par mes besoins d'hypothèse¹².

9. Dante, Inf. I, I-3.

10. Fichte, *Théorie de la Science*.

11. Cette nécessité n'est pas absolue. En tel état physiologique ou psychique, la douleur n'est pas perçue ; dans le sommeil, l'extase, etc., le monde extérieur est nié. Secondement, cette hypothèse peut être créée *a priori* : fausses, sensations ou hallucinations. Le « nécessairement » est cependant la condition de toute vie de relation ; il est supposable jusqu'à preuve du contraire.

12. La perception est toujours *critique*, en ce sens qu'elle est relative non seulement à mes facultés perceptives absolues, mais aussi à mes *desiderata* actuels : elle est influencée par le désir, par la crainte ; elle est modifiée par

XX

— L'IDEALISME —

Ceci admis et constatée d'abord (malgré la contradiction des termes) la subjectivité de l'objet, je songe à pousser plus loin l'analyse.

Laissant le moi qui m'est connu (au moins par définition), je veux, pour m'instruire et savoir comment et par quoi je suis limité, étudier l'objet, c'est-à-dire l'hypothèse du monde extérieur ; l'objet se mêle à moi, mais la manière de l'eau qui entre dans le vin, en le modifiant, et une telle modification ou même moins négative, ou même positive, ne peut me laisser indifférent.

Je suis donc limité, ou modifié, — et j'admets encore *a priori* cette limitation, sans toutefois préjuger si elle m'est imposée ou si je me l'impose moi-même par une loi de mon organisme psychique ; j'admets l'objet, ou monde extérieur ; j'admets que, inexistant et projeté hors de moi par moi, il soit néanmoins la cause hypothétique de ma conscience, — bien que lui-même causé par ma conscience ; j'admets cela, car Homunculus, créé dans ma cornue, surgit et me tient tête ; — et il parle !

mes tendances actives ou même virtuelles : je ne perçois pas un tableau de Botticelli aujourd'hui comme il y a dix ans, et je commence sans doute, aujourd'hui, à le percevoir comme je le percevrai dans dix ans. Les goûts changent, et d'un jour à l'autre ; appliquée à l'amour, cette insinuation paraîtra très claire.

En effet, en décomposant l'objet, selon le plan de mon analyse, j'ai trouvé qu'il se différencie selon deux modes, deux illusions, mais que différentes ! l'objet qui ne me résiste pas et l'objet qui me résiste, l'objet esclave et l'objet contradictoire, l'objet signe et l'objet pensée : l'homme, l'homme effrayant, l'homme qui m'épouvante, parce qu'il me ressemble.

Je me connais et je m'affirme ; je suis, car je me pense, et le monde extérieur où je rencontre ce frère n'est autre chose, je le sais, que ma pensée même hypothétiquement extériorisée. Mais si ce frère gravite autour de mon aimant, particule de mon désir, moi aussi, particule de *son* désir, je gravite autour de *son* aimant ; le monde dont il fait partie n'existe qu'en moi ; mais le monde dont je fais partie n'existe qu'en lui, — et, relativement à sa pensée, je dépends de sa pensée : il me crée et il m'annihile, il me conçoit et il me nie, il m'écrit et il m'efface, il m'illumine et il m'enténébre.

Je suis lui : Homunculus-Hypothèse grandit et m'écrase, car s'il n'est rien que ma pensée, quand je le pense, — il est tout quand il se pense lui-même, et je n'existe plus qu'avec son consentement.

Me voilà donc limité par mon hypothèse, c'est-à-dire par moi-même, et je reconnais, cette fois indubitablement, que je ne puis pas ne pas me limiter, car, dès que je pense, je pose l'hypothèse de la pensée.

XXII
— L'IDEALISME —

Me voilà donc limité par ma propre pensée, et plus je pense plus je me limite, plus je crée d'obstacles au développement de mon primordial absolutisme ; devenue pareille à l'œil à facettes d'une mouche, ma pensée multiplie les ennemis de son unité et j'ai devant moi la formidable armée des Autres. Mais que l'ennemi soit un ou multiple, il gêne également ma liberté, et, m'ayant forcé à le concevoir, il me force à « entrer en pourparlers » avec lui.

À condition qu'il ne me nie pas, j'admettrai, autant que je puis le faire, autant que me le permet ma nature, son existence hypothétique, — et nécessairement, s'il me rend la pareille. Ce n'est, après tout, qu'un échange de bons procédés et de réciproques concessions. Au lieu de la guerre, je propose la paix ; je laisse la vie à celui qui me la laisse, — et à celui qui m'a retiré de l'abîme et qui en m'en retirant y est tombé lui-même, je jette à mon tour la corde de salut. Nouveaux Dioscure¹³, nous vivrons chacun notre jour, nos nuits ne seront que de périodiques instants, et nous y jouirons des magnifiques alternatives de la lumière et de l'ombre :

13. M. Camille Maclair fait dire tout autre chose à nos chers Dioscures, — mais cela ne fait rien : entre intelligences, il est doux encore de se comprendre un peu, et même de ne pas se comprendre du tout.

XXIII
— L'IDEALISME —

...*Fratrem Pollux alterna morte redemit*¹⁴.

Et voici comment raisonne Pollux :

« L'arbre n'existe que parce que je le pense ; pour la pensée hypothétique que je pressens et que je veux bien admettre, douloureusement, au-delà de mon domaine, je suis une sorte d'arbre et je n'existe qu'autant que cette pensée me pense... »

Il se reprend :

« Pourtant, je suis, — et absolument ! »¹⁵

Il réfléchit et continue :

« Oui, mais Homunculus ne dit pas autre chose de lui-même ; il dit, lui aussi : Je suis, — et absolument. Or, si j'admets mon affirmation, je dois admettre la sienne, mais deux absolus sont contradictoires ; ils se nient en s'affirmant ; ils s'affirment en se niant.

» Pour être pensé, il faut donc que je me nie moi-même, — mais je retrouverai dans l'autre pensée l'image de ma propre négation renversée et redevenue positive : je vis et je suis en celui qui me pense. »

Voilà pourquoi Pollux partagea son immortalité avec son frère mortel.

14. Virgile. *Æn.* VI, 121.

15. Dans le sens de Fichte, que le moi est virtuellement toute réalité, — toujours jusqu'à preuve du contraire.

XXIV — L'IDEALISME —

CHAPITRE DEUXIÈME

VIE DE RELATION

La métaphysique pose des axiomes, l'expérience les vérifie ; si elle n'en a pas le droit, elle le prend.

L'Intelligence absolue pense dans la solitude absolue de l'Infini, et sa pensée œuvre la tapisserie que nous sommes — à l'envers — : hommes, bêtes, plantes, pierres. Elle a son moteur en soi ; elle part d'un point du cercle pour revenir au même point du cercle, et ce simple mouvement, toujours le même, est infiniment fécond.

Pour l'intelligence limitée, les conditions de la pensée sont toutes différentes ; elle a besoin de l'excitation du choc extérieur. Réduite à soi, c'est le prisonnier au secret. Dans ce cas, la pensée se résorbe et, ne vivant plus qu'autosubstantiellement, se dévore elle-même et se résout en la non-pensée¹⁶. La pensée

16. Telle est la signification symbolique de l'histoire d'Hugolin. Prisonnier, séparé de la source de l'activité mentale, il dévore ses enfants, — c'est-à-dire qu'il se dévore lui-même, qu'il dévore ses propres pensées. Pour cela, il est chatié éternellement car il a voulu nier, par orgueil, les conditions mêmes de la vie de relation, telles qu'elles nous sont imposées ; il avait obéi aux propres suggestions de ses enfants, de ses pensées, de son égoïsme, et l'égoïsme eut plus de puissance que l'amour, — « et la faim eut plus de puissance que la douleur ».

Poscia, più che 'l dolor pote' l digiuno.
Dante, *Inf.* XXXIII 75.

XXV
— L'IDEALISME —

d'autrui est le miroir même de Narcisse, et sans lequel il se serait ignoré éternellement. Il s'aime, parce qu'il s'est vu ; on se voit dans un miroir, dans des yeux, dans le lac de la pensée extérieure. Tel Narcisse intellectuel, contenté par un auditoire composé d'une femme qui fait semblant d'écouter, s'épandrait moins s'il n'avait pour confidents que les arbres de la forêt, ou Mnémosyme, plâtre pourtant indulgent. Mais, à défaut de l'objet-pensée, Narcisse s'amuse encore à interpeller la patience muette des rochers et la bruisante sympathie des arbres ; il écoute, il a créé Écho. Écho est la pensée en laquelle il peut vivre : il la nie et il meurt¹⁷.

Le Narcisse raisonnable et logique ne s'inquiéterait même pas des reflets qui dorment dans les sources. À

17. Et devenu fleur, si nous attendons jusque-là, — œillet-Notre-Dame (a) ou porion (b) — il faut que la fleur soit cueillie. Nous l'entremêlerons à l'hyacinthe, au Lys, au lychnis, à $\Delta\iota\delta\zeta\ \omega\upsilon\ \Theta\omicron\zeta$, au lierre, et nous en couronnerons nos amies à l'heure de nos festins métaphysiques (c).

Hederae Narcissique ter circumvoluto circulo.

Tortilium coronarium...

Et nous jouerons à les orner d'inédites et touchantes grâces.

— *Tu vero admodum variam e floribus coronam gestabis mollissimam, suavissimam.*

— *Summe Jupiter, illam habentem, quis osculabriu ?*

Oui, qui baisera sur la bouche la reine du jeu ?

(a). Commentaires de Philostrate, *Tableaux*. (Paris, 1610, in-folio)

(b). Commentaires d'Athénée, *Deiphasoph*. (Paris, 1598, in-folio)

(c). Citation d'Athénée, éd. gr. lat. (*Ibid.*).

XXVI
— L'IDEALISME —

l'écart de tout, en une solitude rigoureuse et farouche, il soignerait, jaloux et silencieux, la fleur précieuse de son jardinet, trop précieuse pour l'œil d'autrui. Tels peut-être les solitaires de jadis ? Non, car ils ne cultivaient leur moi que pour l'arracher, attendant que la plante fut devenue assez solide pour donner prise aux mains du renoncement¹⁸. Illogique, il convie autrui à visiter ses plates-bandes et ses serres, car, horticulteur à la mode, et non plus pauvre jardinier, il exhibe d'alléchantes collections d'azalées et de phéno-ménales orchidées, images provignées de son orgueil. Lui seul est le grand horticulteur, mais sa propre affirmation défaille si les autres ne la confirment.

Nietzsche, le négrier de l'idéalisme, le prototype du néronisme mental, réserve, après toutes les destructions, une caste d'esclaves sur laquelle le moi du génie peut se prouver sa propre existence en exerçant d'ingénieuses cruautés. Lui aussi veut qu'on le connaisse et que l'on approuve sa gloire d'être Friedrich Nietzsche, — et Nietzsche a raison.

Dieu, ayant pensé le monde, le créa, parce que, en le créant, il extériorisait la pensée par laquelle il serait à son tour pensé et créé. Dieu même a besoin de gloire.

18. Le solitaire, même seul, n'était pas toujours seul. Parfois il entendait « la voix qui parle aux solitaires » (Hello, *Physionomies de Saints*, p. 423.)

XXVII

— L'IDEALISME —

L'homme le plus humble a besoin de gloire : il a besoin de la gloire adéquate à sa médiocrité. L'homme de génie a besoin de gloire ; il a besoin de la gloire adéquate à son génie¹⁹. Quel poète et qui donc serait content de la seule couronne qu'il se poserait lui-même sur la tête, comme Charles-Quint ? L'Empereur ne se couronna pas dans l'ombre de son oratoire ; il se couronna devant toute la terre et devant les princes de toute la terre, disant ainsi que, premier juge de sa propre gloire, il n'en était que le premier juge et non pas le seul.

Pensé par les autres, le moi acquiert une conscience nouvelle et plus forte, et multipliée selon son identité essentielle.

Multiplier une rose, cela fait un jardin de roses ; multiplier une ortie, cela fait un champ d'orties.

Car la déviation de l'idéalisme, telle que je la conçois, ne va pas, et tout au contraire, à ratifier la baroque loi du nombre, qui se base sur de fabuleuses additions où sont ensemble comptés les roses et les orties, les rats et les zèbres. La pensée s'individualise différemment ; il n'y a pas deux individus identiques ; les miroirs sont bons ou mauvais, — et encore le miroir

19. Hello, qui est comme l'oxygène méconnu de notre atmosphère spirituelle, a écrit, sur une idée voisine de ceci, des pages profondément belles (*De la Charité intellectuelle*, dans *Les Plateaux de la Balance*).

XXVIII
— L'IDEALISME —

n'absorbe et ne réfléchit qu'une manière d'être et non l'être en soi. L'être en soi est inviolable, mais il faut qu'il subisse des tentatives de viol pour apprendre qu'il est inviolable.

Le Stylite vit tout seul sur sa colonne, mais il a besoin de la foule des pèlerins qui se presse au pied de sa colonne ; il a besoin de la salutation de Théodose ; il a besoin de la vaine flèche de Théodoric

Sans la pensée qui le pense, le Stylite n'est qu'un palmier dans le désert.

14 Février 1894



XXIX
— L'IDEALISME —

LES RACINES DE L'IDÉALISME

I

Depuis que j'ai écrit dans *Physique de l'amour* le chapitre sur la « Tyrannie du système nerveux », où se trouve critiqué le mot de Lamarck, « le milieu crée l'organe », il m'est venu quelques doutes sur la légitimité de mes idées. Je vais les exposer sans prendre définitivement parti, ni contre moi-même, ni contre l'idéalisme subjectif, auquel, en somme, je reste en grande partie fidèle.

L'idéalisme est la doctrine régnante en philosophie. Il a fallu en venir là, après avoir raillé, car le raisonnement y mène invinciblement.

On sait qu'il y a deux idéalismes. Il est donc prudent, chaque fois qu'on emploie ce mot dans un milieu qui n'est pas purement philosophique, de le définir. Il y a deux idéalismes, qualifiés chacun par un mot identique et pourtant différent, car l'un vient de *idéal*, et l'autre de *idée*. L'un est l'expression d'un état d'esprit moral ou religieux ; il est à peu près synonyme de spiritualisme, et c'est lui qu'emploie N. Brunetière quand cet homme dur s'attendrit sur « la renaissance de l'idéalisme ». Il y a une certaine « Revue idéaliste », d'une religiosité sereine, qui se rattache au même clan, et où il ne faudrait pas chercher des éclaircissements sur la doctrine de Berkeley.

L'autre idéalisme, qu'on aurait mieux fait d'appeler idéisme, et que Nietzsche a poussé jusqu'au phénoménalisme, est une conception philosophique du monde. Schopenhauer, qui ne l'a pas inventé, en a donné la meilleure formule : le monde est ma représentation, c'est-à-dire le monde est tel qu'il me paraît ; s'il a une existence en soi, réelle, elle m'est inaccessible ; il est ce que je le vois, ce que je le sens.

La formule de Schopenhauer brave toute critique. Elle est irréfutable. La doctrine qui en dérive se dresse, si on l'attaque de front, telle qu'une imprenable forteresse : tout raisonnement s'émousse impuissant contre elle. Elle a cela de merveilleux qu'elle vaut pour la sensation, pour le sentiment, aussi bien que pour l'idée. On basera sur elle, si l'on veut, aussi bien une théorie de l'intelligence, comme l'a fait Taine, et une théorie de la sensibilité, ce que l'on n'a pas encore fait. Cette constatation banale que le même événement douloureux n'affecte pas avec la même intensité deux personnes qu'il frappe avec la même force extérieure, c'est de l'idéalisme. Le chapitre des goûts et des couleurs (où Nietzsche s'est tant amusé), c'est encore de l'idéalisme. Chaque fois que l'on étudie la vie, les faits, les intelligences, les physiologies, les sensibilités, pour y chercher, non des ressemblances, mais des différences, on fait de l'idéalisme. Dès qu'il y a vie, il y a

idéalisme, c'est-à-dire il y a, selon les espèces, ou même les individus, des manières différentes de réagir contre une sensation externe ou interne. Tout n'est que représentation, aussi bien pour un oiseau que pour un homme, pour un crabe que pour une holothurie. La réalité est relative. Une femme et même un homme nerveux peuvent éprouver un grand malaise, peut-être une syncope, en s'imaginant qu'on leur coupe la jambe, qu'on leur râcle les os ; de durs soldats ont souffert sans broncher de telles amputations. Les civilisations où la torture fut en usage et celles où elle règne encore ne doivent pas faire supposer un goût particulier de cruauté. Les raffinements que les Chinois apportent dans les supplices ne sont pas autre chose qu'un indice très clair d'insensibilité. Ce qui châtie un Européen fait sourire un Jaune. Mais il y a parmi les hommes d'un même groupe social de nombreux degrés de sensibilité. La douleur, comme le plaisir, sont des représentations. On a étendu la formule jusqu'aux groupes : un peuple est ce qu'il croit être, bien plus que ce qu'il est ; la plupart des malaises sociaux ne sont que des représentations collectives.

Mais il est difficile d'expliquer l'idéalisme par l'examen des faits de sensibilité. Ils sont trop connus, trop généralement admis pour supporter une construction philosophique. Il faut un point de départ

plus extraordinaire et moins facile à comprendre. On se sert généralement du phénomène de la vision. Il semble simple : analysé, il est fort mystérieux.

Voir est la chose la plus naturelle du monde. Cependant, que voyons-nous, quand nous voyons un arbre ? Assurément un arbre, mais pas l'arbre lui-même. Ce qui entre en nous, comme objet perçu, ce n'est pas l'arbre à l'état d'arbre, mais l'arbre à l'état d'image. Que vaut l'image ? Est-elle exacte ?

On peut le supposer, puisqu'elle est sensiblement la même pour les diverses personnes qui la perçoivent et que les divergences d'appréciation ne commenceront que si entrent en jeu les jugements de sentiment ou d'intérêt. Cette exactitude supposée est, en tout cas, fort relative. Une image est une image, une photographie, et elle diffère de la réalité-arbre (pure hypothèse) autant que diffère un objet rond, long, branchu, feuillu, d'une représentation graphique sans épaisseur. Il est vrai que la sensation tactile, ou son souvenir, vient alors à notre secours, ajoutant à la ténuité de l'image visuelle l'idée de consistance, de résistance sans laquelle nous concevons difficilement la matière. Nous pouvons alors, et grâce aussi à l'observation du jeu d'opposition de l'ombre et de la lumière, rendre à cette vaine image sa position vraie dans l'espace.

XXXIII
— L'IDEALISME —

Mais si complètes et concordantes que soient les actions de nos sens quand il s'agit de connaître un objet — même si, comme dans l'amour sexuel, les six sens, y compris le sens génital, entrent enjeu simultanément, — il n'en reste pas moins que l'objet connu reste extérieur à nous-mêmes. D'ailleurs, cette qualification de connu convient peu à l'objet perçu, attendu qu'il a une face intérieure, inaccessible de prime abord à nos sens ; s'il s'agit d'un être vivant, — et plus cet être est intelligent et complexe, — il faut exercer toutes sortes de facultés et se livrer à de minutieuses analyses pour n'arriver encore qu'à une intimité à peu près illusoire.

La connaissance aboutit donc à une certaine faillite. De là à proclamer l'inutilité du monde extérieur pour m'expliquer la connaissance elle-même, il n'y a pas très loin ; de l'inutilité à l'irréalité, il n'y a qu'un pas. Les philosophes idéalistes, qui poussent à bout leur théorie, peuvent dire, sans paradoxe, que tout se passe dans la vision, par exemple, exactement comme si l'objet n'existait pas, comme si l'intelligence, croyant s'aider de l'œil, créait cet objet à mesure qu'elle le veut connaître. Le phénomène des hallucinations donne une apparence de raison à ces idéalistes exaspérés. Taine, qui n'était pas exaspéré, n'appelait-il pas la sensation, une hallucination vraie ? Mais pourquoi vraie ? Voilà un mot, qui, dans la circonstance, est difficile à justifier. Il

serait plus juste de dire que l'habitude héréditaire nous incline à considérer comme vraies certaines sensations ; comme fausses, certaines autres. Peut-être que l'utilité nous sert aussi de guide et que nous imaginons, pour nous rassurer, un monde extérieur et fallacieux dont les actes correspondent aux mouvements de notre physiologie.

II

Il y a une autre manière de connaître, à la fois plus élémentaire, plus intime et plus incertaine : c'est l'absorption. Les éléments de notre nourriture, à mesure que nous les connaissons, se désagrègent, cèdent à notre organisme leurs parties solubles, le reste étant rejeté sous une forme également méconnaissable. Si l'on repousse, comme il se doit, la distinction primitive entre l'âme et le corps, si l'on n'admet que le corps, si l'on croit que tout est physique, cette manière de connaître doit être étudiée parallèlement à celles qui ressortissent à chacun de nos divers sens ou à leur concours. Il est certain que l'absorption a instruit l'homme de tout temps. C'est par elle, et non en vertu d'on ne sait quel instinct, qu'il a pu séparer les végétaux et les animaux en bons et en mauvais, en utiles et en nuisibles ou indifférents. Nos procédés d'analyse sont encore impuissants, sauf peut-être en des mains

particulièrement expertes, à différencier les champignons en nourritures nocives et favorables. Encore faut-il, pour cette opération délicate, que l'expert soit mis sur la voie par une expérience directe et réelle d'absorption. L'homme dénué de science se prit lui-même pour laboratoire ; aucun n'était plus sûr : il acquit par ce moyen quelques-unes des connaissances qui ont été le plus utiles à l'humanité et aux animaux domestiqués. De temps à autre on redécouvre des médications qui figurent en de très anciennes pharmacopées : ainsi le formiate de chaux ou de soude, récemment préconisé comme roborant musculaire, ne contient guère aucun principe qui ne figurât dans la vieille « eau de magnanimité », obtenue par macération et distillation d'une certaine quantité de fourmis. Comment nos ancêtres, et ce furent sans doute des bergers ou des laboureurs, distinguèrent-ils la vertu des fourmis ? Évidemment en mangeant des fourmis. Les sales Arabes et d'autres humanités basses qui mangent leur vermine y trouvent peut-être un réconfortant analogue : cette pratique, comme toutes celles qui se résolvent dans l'absorption, est assurément dictée par l'expérience. Ni un animal, ni un homme, ne peut, en principe, se livrer à un acte qui lui soit nuisible : entre les actes nuisibles et les actes favorables, il y a toute la

XXXVI
— L'IDEALISME —

série des jeux, mais il est difficile d'admettre qu'un jeu quotidien soit un acte nuisible.

Pourquoi les paysans ne mangent-ils pas certains rongeurs qui abondent ? Il est vite fait de répondre en prétextant le goût et le dégoût. Mais c'est renverser l'ordre logique des termes du raisonnement.

Une nourriture ne dégoûte pas par son odeur ; l'odeur d'une nourriture dégoûte parce que cette nourriture est nocive ou inutile. Pour comprendre cela, sans qu'il soit besoin d'insister, il suffit de penser à toutes ces nourritures à odeurs nauséuses que nous apprécions bien plus que celles qui pourraient être réputées suaves. Tel est le fruit de l'expérience, c'est-à-dire de la connaissance. Je crois que l'absorption doit être considérée comme un des meilleurs moyens que nous ayons d'apprécier la valeur pratique de certaines parties du monde extérieur. L'agriculture, le jardinage culinaire, la cuisine, la pharmacie presque tout entière sont nées de là. Des hommes assurément, choisis parmi les chimistes et les physiologistes les plus rares, pourraient pendant des années triturer une noix de kola, sans en soupçonner les vertus, que des sauvages trouvèrent simplement en broyant ce fruit avec leurs dents.

Ils sont plaisants, ceux qui, méconnaissant non pas seulement l'importance, mais l'existence de ce sixième

XXXVII
— L'IDEALISME —

ou septième ou dixième sens, attribuent au goût ou à l'odorat on ne sait quel pouvoir de divination touchant la nocivité d'une plante ou de son fruit. Comment ne pas voir aussitôt que cet instinct préservatif, s'il est héréditaire, a eu un commencement et qu'à ce commencement il y a un fait de connaissance. Il faut laisser la notion traditionnelle de l'instinct dans les vieux répertoires de théologie et de spiritualisme. Elle sert aux personnes simples à différencier du premier coup l'homme des animaux : les animaux ont l'instinct ; l'homme a l'intelligence. Il y a des preuves : l'homme s'empoisonne avec des champignons ; les animaux frugivores, jamais. Quel homme ? Pas le paysan traditionnel, à coup sûr. Seulement le déraciné ou le citadin, qui a naturellement perdu un instinct qui lui était inutile. Cette preuve prouve seulement qu'il est dangereux pour l'homme, comme pour les autres animaux ou les plantes elles-mêmes, de changer d'habitat. Il y a une phase transitoire pénible, incertaine : c'est pendant cette phase que l'on s'en va dans les bois, en partie de plaisir, cueillir des champignons vénéneux. Mais les lapins en cage, auxquels on donne des herbes humides ou des légumes inconnus de leur instinct, se laissent parfaitement empoisonner : en liberté, ils n'auraient jamais eu l'idée de brouter dans la rosée, parce que leurs ancêtres,

XXXVIII
— L'IDEALISME —

vivant dans des bois très touffus, ont ignoré l'existence même de la rosée et transmis à leur progéniture la méfiance de l'herbe mouillée.

L'homme, même à l'état de demi-civilisation, est chargé de trop de connaissances, pour qu'elles puissent se transmettre toutes par l'hérédité ; mais les plus anciennes et les plus utiles proviennent ainsi, ce n'est pas douteux. Quand nous nous promenons dans une forêt, il y a des baies qui nous tentent, les airelles, par exemple, mais nullement celles de la bourdaine. Qui nous a enseigné (je suppose une ignorance réelle) qu'elles sont purgatives et même dangereuses ? L'instinct ? Qu'est-ce que l'instinct ? La transmission héréditaire d'une connaissance.

Cette transmission peut sans aucun doute se faire pour les idées abstraites comme pour les idées pratiques, c'est-à-dire utiles à la conservation de la vie. Certaines d'ailleurs sont réellement utiles et même primordiales : il est aussi raisonnable de croire qu'elles sont héritées que de les supposer acquise personnellement. On pourrait peut-être réhabiliter la théorie des idées innées, en la révisant soigneusement et en éliminant de son catalogue toutes sortes d'inventions platoniciennes ou chrétiennes, beaucoup trop récentes pour être entrées dans notre sang.

XXXIX
— L'IDEALISME —

Quant à la connaissance directe des idées, elle se produit sous une forme sensiblement analogue à la connaissance de la matière par absorption. Entrées en nous, les idées ou y restent inertes, inconnues, ou se désagrègent. Dans le premier cas, elles ne tardent pas à être expulsées du cerveau, à peu près comme un fragment indigérable entré dans les intestins. Leur séjour peut produire une certaine irritation, même des lésions, c'est-à-dire provoquer des actes absurdes, manifestement sans rapport logique avec la physiologie normale du patient. Cet effet est fort visible dans les différents États, mais surtout en France, lors des grandes crises politiques ou morales. On voit des gens tourmentés par la présence d'une idée parasite dans leur cerveau, comme des moutons par le séjour dans leurs sinus frontaux d'une larve d'æstre. L'homme, comme le mouton, a la « tourniole ». Cela finit mal pour le mouton, pour l'homme aussi, très souvent.

Dans le second cas, les idées extérieures entrées dans le cerveau s'y désagrègent, unissent leurs atomes aux autres atomes des connaissances déjà en nous. On digère une idée, on se l'assimile. Assimilée, elle devient alors très différente de ce qu'elle était à son entrée dans l'intelligence. Comme l'absorption intestinale, l'absorption mentale est donc un excellent moyen, mais indirect, de connaissance. C'est-à-dire que, dans l'un ou

XL
— L'IDEALISME —

l'autre cas, on connaîtra les idées, ainsi que les aliments, non immédiatement, mais par leurs effets. Ainsi les hommes savent héréditairement que certaines idées sont des poisons individuels ou sociaux, que d'autres sont également favorables au bien de l'individu et au développement des peuples. Mais, dans cet ordre, les notions d'utilité et de nocivité sont beaucoup moins précises. On a vu telle idée, réputée très dangereuse, convenir au salut d'un homme, d'une famille, d'une société, de la civilisation même. Les idées sont extrêmement maniables, plastiques ; elles prennent la forme des cerveaux. Il n'y a peut-être pas d'idées mauvaises pour un cerveau sain et de forme normale. Il n'y en a peut-être pas de bonnes pour un cerveau chantourné et malade.

III

Mais revenons à notre arbre ou à notre bœuf. Ce bœuf peut donc entrer en nous de deux manières. D'abord partiellement, mais réellement, sous les espèces d'une nourriture. Ce que nous en absorbons ainsi ne peut évidemment être connu comme bœuf : il ne parvient à notre connaissance que par ses effets : force, santé, gaieté, activité, dépression. Cette absorption serait totale, s'il s'agit d'une bête minime et digérable en chacune de ses parties, que le résultat, au

XLI
— L'IDEALISME —

point de vue de la connaissance immédiate, serait pareil, puisque l'objet se résout en éléments qui rendent sa forme méconnaissable.

L'autre manière, celle qui met en jeu les sens extérieurs, nous fera connaître le bœuf, en apparence comme tel, en réalité comme image d'un bœuf. Quelle est la vraie valeur de cette connaissance ? Il faut revenir ici sur cette question, afin d'entrer plus facilement dans la seconde partie de cet essai.

On a défini très sérieusement la vérité : conformité de la représentation d'un objet avec cet objet lui-même. Mais cela ne résout rien. Qu'est-ce que l'objet lui-même, puisque nous ne pouvons le connaître qu'à l'état de représentation ? Il est inutile de pousser la discussion plus loin. On tournera indéfiniment autour de la forteresse de l'idéalisme, sans jamais trouver aucun pertuis, aucun point faible ; on n'y entrera jamais, aucun argument ne faisant bombe contre ses puissantes murailles.

Cependant il faut se recueillir. Ayant bien réfléchi, on se demandera si cette forteresse est réelle, ou si au contraire elle ne serait point une représentation sans objet, un pur fantôme, comme ces villes englouties dont les cloches sonnent encore aux grandes fêtes, mais pour ceux-là seuls qui croient à leur mystérieuse vie. Ce doute nous inclinera à refaire le raisonnement de

XLII

— L'IDEALISME —

Berkeley et de Kant et à examiner s'il est bien construit. Part-il des sens pour aboutir à l'esprit ? Ou, par hasard, ne serait-ce pas une de ces conceptions de l'esprit qui retombent sur les sens comme une avalanche et qui les glacent et les étouffent ?

Comment les sens se sont-ils formés ? Telle est la question. Y a-t-il toujours eu opposition entre le moi et le non-moi ? Il n'y a rien dans l'intelligence, qui n'ait d'abord été dans les sens. Par intelligence, il faut, en ce dicton philosophique, qui est dû à Locke, entendre la conscience psychologique. Laissons la conscience, qui ne peut servir qu'à compliquer le problème. La conscience est un phénomène de second ordre et d'utilité toute sentimentale, si on la restreint à l'homme, banale et de pur reflet, si on l'étend à toute la matière sensible. Considérons cette matière dans ses manifestations peut-être les plus humbles, en ne tenant compte que des actions et des réactions, exactement comme nous pourrions observer l'influence de la chaleur, de la lumière ou du froid sur du lait, du vin ou de l'eau. Dans la matière vivante, il y aura cependant quelque chose de plus : la décomposition sera compensée par l'assimilation, et si l'assimilation est abondante, il y aura génération : d'autres formes semblables à la première se détacheront de la forme matrice. Cela représente essentiellement la vie, un être

XLIII

— L'IDEALISME —

vivant étant limité en durée par le fait même de son accroissement, qui constitue un travail et une usure. Regardons un être dont les sens ne sont pas différenciés, et voyons comment il se comporte avec le reste du monde, comment il le connaît.

L'amibe n'a pas de sens extérieurs : c'est une masse presque homogène, et cependant elle est sensible à peu près aux mêmes impressions sensorielles que le mammifère le plus élevé. Elle s'alimente (odorat et goût) ; elle se meut (sens de l'espace, tact) ; elle est sensible à la lumière, du moins à certains rayons (vue) ; le milieu où elle vit étant en mouvement perpétuel, sans cesse traversé par des ondes sonores, elle réagit sans doute sous ces vibrations (ouïe). Peut-être même possède-t-elle, sans organes spéciaux, des sens qui nous manquent et que nous ne retrouvons que par l'étude et l'analyse, tel le sens chimique, celui qui juge de la composition d'un corps, le déclare assimilable ou conseille de le rejeter. L'exercice de tous ces sens démontre, tout d'abord, une très longue hérédité ; ils n'ont sans doute été acquis que successivement, à moins que, l'absence d'un seul d'entre eux pouvant être une cause de mort, leur présence soit la conséquence stricte de la vie de cette humble bête. Mais il est inutile d'édifier à ce sujet des hypothèses ; il suffit de s'en tenir au fait, et ce fait est l'existence d'un être vivant sans

XLIV
— L'IDEALISME —

organes différenciés, c'est-à-dire dont toutes les parties sont également aptes à réagir contre toute excitation extérieure.

Pourquoi ces réactions ? Elles sont une des conditions de la vie. Mais la vie ne pourrait-elle se concevoir sans elles ? Cela est possible. C'est une question de milieu. Si le milieu où vit l'amibe était homogène et calme, s'il était d'une température et d'une luminosité constantes, s'il fournissait en abondance une nourriture convenable, si l'animal, en un mot, vivait dans un bain alimentaire, nulles réactions ne seraient nécessaires, et ses seuls mouvements seraient ceux d'ouvrir ses pores à la nourriture, d'en rejeter le trop plein, de se scinder, gonflée, en deux amibes. Pourquoi donc possède-t-elle tous ces sens, qui, quoique non organisés, sont parfaitement réels ? Parce que le milieu l'y oblige par son instabilité. Les sens, soit différenciés, soit répandus sur toute la surface d'une forme vivante, sont la création du milieu, et d'un milieu qui, lumière, son, extériorité matérielle, odeurs, etc., agit selon différentes manifestations discontinues : constantes ou continues, elles seraient sans effet discontinues, elles se font sentir. La lumière discontinue a créé l'œil, comme la goutte d'eau crée un trou dans le granit.

Un être quel qu'il soit, ou vague et quasi amorphe, ou nettement défini, n'est pas isolé dans le milieu vital

XLV
— L'IDEALISME —

universel. C'est la molécule d'un diapason. Elle vibre, non d'elle-même, mais en obéissance à un mouvement général. La cellule vivante, elle-même en mouvement interne et soumise à toutes les réactions du mouvement extérieur, ne perçoit sans doute ce mouvement que sous une impression unique. Mais quand plusieurs cellules s'accolent, vivent en contact permanent, les impressions du mouvement extérieur commencent à être perçues différenciées. C'est donc que cela est nécessaire ? C'est donc qu'il existe déjà des vibrations lumineuses, différentes des vibrations sonores ? Assurément, sans quoi la différenciation sensorielle serait inexplicable, étant inutile. L'union de plusieurs cellules permet à l'animal de diviser son travail de perception et de présenter à chaque manifestation perceptible un organe, ou, au moins, un essai d'organe approprié à la recevoir.

On pourrait, il est vrai, du point de vue idéaliste, supposer que les sens sont une création de l'individu, un accroissement de sa vie propre, et qu'il différencie, de sa propre initiative, son impression cinématique. Ce serait un phénomène de création analytique spontanée, l'instrument analyseur préexistant à la matière analysée, ou même, pour les idéalistes exaspérés, créant cette matière selon des besoins déterminés une fois pour toutes par sa propre physiologie. Ce serait donc une

XLVI
— L'IDEALISME —

propriété de la matière vivante organisée de se fabriquer des sens et de diversifier par ce moyen sa propre vie. Ce point de vue n'est pas facile à admettre pour plusieurs raisons, purement physiques.

D'abord, si cette différenciation sensorielle était une faculté de la matière vivante, on ne la verrait pas, comme elle l'est, limitée dans ses pouvoirs. Même en admettant certains sens inconnus à l'homme, tels que le sens chimique, le sens électrique, le sens de l'orientation (extrêmement douteux), on voit encore que le nombre des sens est fort restreint. Mais, bien plus, les sens fondamentaux se trouvent identiques chez la plupart des espèces supérieures, vertébrés et insectes, à peu d'exceptions près ; dès que l'animal arrive à la différenciation sensorielle, cette différenciation se fait en réponse aux manifestations de la matière.

Les sens doivent donc correspondre à des réalités extérieures. Ils ont été créés, non par l'être percevant, mais par le milieu perceptible. C'est la lumière qui a créé l'œil, comme, à nos maisons, elle a créé les fenêtres. Dans les milieux sans lumière, les poissons deviennent aveugles. Ceci est peut-être la preuve directe, car si la lumière est la création de l'œil, cette création peut se faire au fond des mers, tout aussi bien qu'à la surface de la terre. Autre preuve : ces mêmes poissons, devenus aveugles, mais ayant besoin

cependant d'un habitat lumineux, se créent dans la nuit des abîmes non pas des yeux, mais des appareils directement producteurs de lumière : et cette lumière artificielle crée à nouveau l'œil atrophié. Les sens sont donc bien le produit du milieu ; ils ne peuvent d'ailleurs être que cela, leur utilité étant nulle, si le milieu n'est pas perceptible. On pourrait objecter encore que c'est le système nerveux qui, ayant l'intuition d'un milieu à percevoir, se crée des organes aptes à cette perception. Mais il y a là une pétition de principes, car : ou le système nerveux a connaissance du milieu extérieur et c'est qu'il a déjà des sens ; ou il n'a pas de sens, et il ne peut en avoir connaissance. Une objection plus sérieuse serait que, l'aptitude sensorielle étant une propriété du système nerveux, il se créerait ensuite des organes pour percevoir plus distinctement, et bien différenciés, les divers phénomènes naturels. Cette manière de voir expliquerait jusqu'à un certain point la création des organes sensoriels, mais non pas l'existence des sens eux-mêmes, en tant que pouvoir sensitif. Elle explique l'œil des vertébrés, non pas la sensibilité de l'amibe aux rayons lumineux. Il est d'ailleurs constant que le système nerveux agit plutôt en tyrannisant les organes dont il dispose qu'en cherchant à modifier ces organes ou en à créer de nouveaux. C'est un pouvoir qui le dépasse évidemment. Il est au contraire dévolu aux

XLVIII

— L'IDEALISME —

phénomènes extérieurs qui, en agissant mécaniquement sur la matière vivante, y produisent des modifications locales. Les organes des sens ne semblent autre chose que des surfaces sensibilisées par les agents mêmes qui y refléteront, quand le travail sera achevé, leur physionomie particulière. L'œil, reprenons cet exemple et répétons-le, est une création de la lumière.

Étant l'œuvre même des principaux phénomènes généraux, les sens doivent donc concorder exactement, sauf approximation, avec la nature même du milieu qui les a suscités. Le milieu lumineux n'est donc pas un rêve, mais une réalité et préexistante à l'œil qui la perçoit ; et les objets situés dans ce milieu lumineux doivent être perçus par l'œil sous la forme d'une image exacte, puisque l'œil est le travail même de la lumière, comme la vrille qui crée un trou le crée strictement à sa taille, à sa forme, à son image. Bacon disait que les sens sont des trous ; ici ce n'est qu'une métaphore.

IV

Reste la question de la coordination des impressions reçues matériellement par les sens. Cette coordination, pour les sensations élémentaires, est sensiblement identique chez tous les êtres. L'escargot dont on menace la corne et l'homme dont on menace l'œil font le même mouvement de recul. Des actes identiques ne

XLIX
— L'IDEALISME —

peuvent avoir pour cause que des réalités identiques ou perçues comme telles. Il n'en est pas moins vrai qu'une perception est un jugement. Avec le jugement, nous entrons dans le mystère. Si la lumière est constante, le jugement qui admet son existence est variable selon les espèces, et, dans les espèces les plus élevées, selon les individus. On voit bien que tous les yeux sont affectés par la lumière, mais on ne sait pas à quel degré ni selon quel mode de décomposition du spectre. Il en est de même pour tous les autres sens. Même si on admet la réalité du monde sensible, on est forcé d'hésiter sur la qualité de cette réalité en tant que réalité perçue et jugée. On en revient donc à l'idéalisme, alors que l'on se proposait un but tout différent. Il faut retourner sur ses pas, contempler à nouveau l'ironique forteresse et se résigner à ne jamais connaître que des apparences.

Un fait cependant demeure, autre forteresse, peut-être, élevée vis-à-vis de l'autre ; c'est que la matière a préexisté à la vie. Le gain semble mince, mais cela veut dire que les phénomènes perçus par les sens sont antérieurs aux sens qui les perçoivent maintenant ; et cela peut vouloir dire aussi que la matière survivra à la vie, si la vie s'éteint. La proposition des idéalistes que le monde finirait, s'il n'y avait plus de sensibilités capables de le sentir, d'intelligences capables de le percevoir, semble alors insoutenable. Et pourtant, que serait un

L
— L'IDEALISME —

monde qui ne serait ni pensé, ni senti ? Il faut le reconnaître : quand nous pensons à un monde vide de la pensée, il contient encore notre pensée, ou c'est notre pensée qui le contient et l'anime. Phénomène analogue à cet autre, et qui a peut-être beaucoup contribué à la croyance à l'immortalité de l'âme, à celui-ci : que nous ne pouvons nous concevoir morts qu'en pensant à cette mort, qu'en la sentant, qu'en la voyant. L'idée de notre inexistence suppose encore la vie de notre pensée. Qu'il y ait là une illusion due au fonctionnement même du mécanisme de la pensée, c'est assez probable ; mais il est difficile de n'en pas tenir compte ; l'abstraction paraîtrait un peu forte.

On peut l'essayer, cependant, et tenter un chemin nouveau qui mènerait « au-delà de la pensée ». On y arriverait par la considération du mouvement général des choses dans lequel notre pensée même est étroitement impliquée et par lequel elle est conditionnée rigoureusement. Loin, peut-être, que ce soit la pensée qui pense la vie, c'est la vie qui anime la pensée. Ce qui est antérieur, c'est une vaste ondulation rythmique dont la pensée n'est qu'un des moments, un des bonds.

La position hors du monde que prend l'homme pour juger le monde est une attitude factice. Ce n'est peut-être qu'un jeu, et trop facile. Le dédoublement de

LI
— L'IDEALISME —

l'homme en deux parties, la pensée, l'être physique, l'une considérant l'autre et prétendant le contenir, n'est qu'un amusement philosophique qui devient impossible dès que l'on garde tout son sang-froid. Il y a en effet une physique de la pensée ; on sait que c'est un produit, puisqu'on peut la tarir en lésant l'organe producteur. La pensée est non seulement un produit, mais un produit matériel, mesurable, pondérable. Informulée extérieurement, elle manifeste encore son existence physique par la pesée qu'elle fait supporter au système nerveux ; pour se montrer à l'extérieur, il lui faut le concours de la parole, de l'écriture, d'un signe quelconque. La télépathie, la pénétration des pensées, le pressentiment, s'il y a des faits de ce genre qui soient, avérés, seraient autant de preuves de la matérialité de la pensée. Mais il est inutile de multiplier les arguments en faveur d'un fait qui n'est, plus contesté que par la théologie.

Cet état de matérialité donne à la pensée une place secondaire. Elle est produite ; elle pourrait ne pas l'être. Elle n'est pas primordiale. Elle est un résultat, une conséquence ; sans doute une propriété du système nerveux ou même de la matière vivante. C'est donc par un abus singulier qu'on s'est accoutumé à la considérer isolée de l'ensemble des causes qui la produisent.

LII

— L'IDEALISME —

Mais si la pensée est un produit, elle n'en est pas moins productrice à son tour. Elle ne crée pas le monde, elle le juge. Elle ne le détruit pas, elle le modifie et le réduit à sa mesure. Connaître, c'est porter un jugement ; or tout jugement est arbitraire, puisque c'est une accommodation, une moyenne, et que deux physiologies différentes donnent des moyennes différentes, comme elles donnent des extrêmes différents. Le sentier, encore une fois, après bien des détours, nous ramène à l'idéalisme.

L'idéalisme se fonde, en définitive, sur la matérialité même de la pensée, considérée comme un produit physiologique. La conception d'un monde extérieur exactement connaissable n'est compatible qu'avec la croyance à la raison, c'est-à-dire à l'âme, c'est-à-dire encore à l'existence d'un principe immuable, incorruptible, immortel, aux jugements infaillibles. Si au contraire la connaissance du monde est le travail d'un humble produit physiologique, la pensée, produit qui diffère en qualité, en modalité, d'homme à homme, d'espèce à espèce, le monde peut être considéré comme inconnaissable, puisque chaque cerveau ou chaque système nerveux retire de sa vision et de son contact une image différente, ou qui, si elle a été d'abord la même pour tous, est profondément modifiée dans sa

LIII
— L'IDEALISME —

représentation finale par l'intervention du jugement individuel.

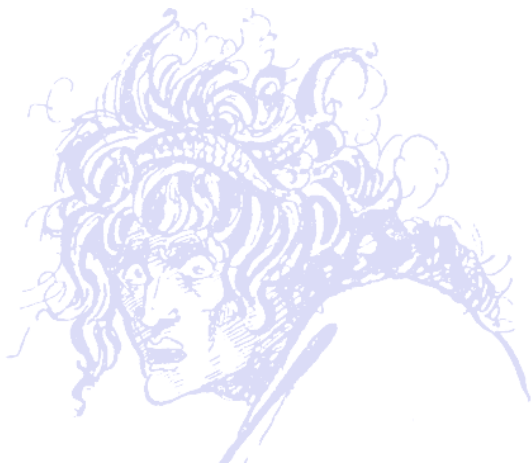
Si le même objet donne la même image sur la rétine d'un bœuf et la rétine d'un homme, on n'en conclura pas sans doute que cette image est connue et jugée identiquement par le bœuf et par l'homme.

Il n'y a pas deux feuilles, il n'y a pas deux êtres semblables dans la nature : tel est le fondement de l'idéalisme et la cause de son incompatibilité avec les doctrines aimables dont on amuse encore les hommes.

Les raisons de l'idéalisme plongent dans la matière, profondément. Idéalisme veut dire matérialisme ; et, à l'inverse, matérialisme veut dire idéalisme.

Octobre 1904

LIV
— L'IDEALISME —



— STALKER ÉDITEUR —

Texte exhumé du cimetière

LE SYMBOLISME

On croit le moment bon pour le dire avec sincérité et naïveté : à cette heure il y a deux classes d'écrivains, ceux qui ont du talent, — les Symbolistes ; ceux qui n'en ont pas, — les Autres.

Oui, selon, de précédentes formules, et selon une liberté différemment comprise, d'aucuns firent des œuvres ; mais ces Aucuns là ne sont-ils pas enfin périmés ? Et les coraux qu'ils secrétèrent, les îlots qu'ils érigèrent, un flot nouveau ne vient-il pas, tel qu'un orageux raz de marée, les secouer, les désagréger et ne permettre qu'aux indestructibles de maintenir au-dessus de l'asphyxie leur tête fleurie ? Ils meurent, ils s'émiettent, ils se pétrifient, l'orage passé, sous une couche de silence, ils s'enfoncent lentement, ils descendent vers la géologie qu'ils vont devenir.

Ces débris d'inconscients et microscopiques travaux, à peine s'ils inspirent encore quelque respect (si On nous le permet) ou quelque curiosité à des passagers en promenade autour du monde, et les chefs de ces défuntes colonies (un peu animales, peut-être ?) ne sont pas du tout des Chefs ; ils n'ont plus ni manœuvres, ni clients. Patrons démodés, Praticiens vieilliss et sans influence, entrepreneurs de bâtisses entre les mains desquels et sous les yeux (les mauvais œils) desquels les

LVI
— L'IDEALISME —

moellons fondent comme les morceaux de sucre dans les romans de M. Daudet.

Les coraux rouges, nous les vîmes assez : qu'ils soient bleus !

L'un des éléments de l'Art est le Nouveau, — élément si essentiel qu'il institue presque à lui seul l'Art tout entier, et si essentiel que, sans lui, comme un vertébré sans vertèbres, l'Art s'écroule et se liquéfie dans une gélatine de méduse que le jusant délaissa sur le sable.

Or, de toutes les théories d'Art qui furent, en ces pénultièmes jours, vagies, une seule apparaît nouvelle et nouvelle d'une nouveauté invue et inouïe, le Symbolisme, qui, lavé des outrageantes significances que lui donnèrent d'infirmes courts-voyants, se traduit littéralement par le mot Liberté et, pour les violents, par le mot Anarchie.

La Liberté en Art, nouveauté si stupéfiante qu'elle est encore et demeurera longtemps incomprie. Toutes les révolutions advenues jusqu'ici en ce domaine s'étaient contentées de changer ses chaînes au captif et, généralement, c'était en de plus lourdes que les muait la douloureuse ingéniosité des novateurs. Mais, les chaînes, c'est-à-dire des règles, des grammaires, des formules, cela convient au peuple de l'Art, composé d'une majorité d'enfants et de vieillards, satisfaits — lit

LVII
— L'IDEALISME —

ou berceau — qu'un guide sûr les promène en petite voiture. Le haquet de Thespis brouetta ces résignés deux siècles durant ; puis ce fut le cabriolet romantique, puis la tapisserie parnassienne, puis le tombereau naturaliste, puis le cab psychologique, puis le vélocipède néo-chrétien, — et ils étaient toujours soigneusement ligotés.

Si l'on veut savoir en quoi le Symbolisme est une théorie de liberté, comment ce mot, qui semble strict et précis, implique, au contraire, une absolue licence d'idées et de formes, j'invoquerai de précédentes définitions de l'Idéalisme, dont le Symbolisme n'est après tout qu'un succédané.

L'Idéalisme signifie libre et personnel développement de l'individu intellectuel dans la série intellectuelle ; le Symbolisme pourra (et même devra) être considéré par nous comme le libre et personnel développement de l'individu esthétique dans la série esthétique, et les symboles qu'il imaginera ou qu'il expliquera seront imaginés ou expliqués selon la conception spéciale du monde morphologiquement possible à chaque cerveau symbolisateur.

D'où un délicieux chaos, un charmant labyrinthe parmi lequel on voit les professeurs désorientés se mendier l'un à l'autre le bout, qu'ils n'auront jamais, du fil d'Ariane.

LVIII
— L'IDEALISME —

Ils voudraient comprendre, ils cherchent, quand parlent les harpes, à agripper au passage quelques clairs et nets lieux communs ; ils croient qu'on va leur redire les vieilles généralités qu'ils biberonnèrent à l'École, tout ce qui, définissant la Femme, définit la marcheuse et la gardeuse d'oies. Si le Symbolisme devait, comme d'aucuns l'ont annoncé, revenir à des concepts aussi simples, à des imaginations aussi naïves, il ne serait ni ce qu'il est, ni ce qu'il sera : — il continuerait tout simplement le classicisme, et alors, à quoi bon ?

Sans doute, il apparaît, en un certain sens, comme un retour à la simplicité et à la clarté, — mais il demande de tels effets au complexe et à l'obscur, au Moi ou toutes les idées s'enchevêtrent, où toutes les lumières concourent à ne donner que de la nuit. On est toujours compliqué pour soi-même, on est toujours obscur pour soi-même, et les simplifications et les clarifications de la conscience sont œuvre de génie ; l'Art personnel — et c'est le seul Art — est toujours à peu près incompréhensible. Compris, il cesse d'être de l'art pur pour devenir un motif à de nouvelles expressions d'art.

Mais, si personnel que soit l'Art symboliste, il doit, par un coin, toucher au non-personnel, — ne fût-ce que pour justifier son nom ; et il faut toujours être logique. Il doit s'enquérir de la signification permanente

LIX

— L'IDEALISME —

des faits passagers, et tâcher de la fixer, — sans froisser les exigences de sa vision propre, — tel qu'un arbre solide émergeant du fouillis des mouvantes broussailles ; il doit chercher l'éternel dans la diversité momentanée des formes, la Vérité qui demeure dans le Faux qui passe, la Logique pérennelle dans l'Illogisme instantané, — et néanmoins, planter un arbre qui soit si spécial, si unique de ramure, d'écorce, de fleurs et de racines, qu'on le reconnaisse entre tous les arbres comme un arbre dont l'essence n'a ni sœurs ni frères.

Je sais bien que²⁰ par la définition même de l'Idéalisme transcendantal, de celui qui s'occupe des intelligences supérieures ou transcendantes, le Permanent lui-même ne peut être conçu que comme personnel, c'est-à-dire comme transitoire, et que ce qu'il y a d'Absolu vraiment est incogniscible et hors d'être formulé en symboles ; ce n'est donc qu'au relatif absolu que vise le Symbolisme, à dire ce qu'il peut y avoir d'éternel dans le personnel.

20. « Quant au sujet absolu, la substance, elle ne peut pas être dans les phénomènes extérieurs, autrement, elle serait conditionnelle et non pas absolue. Pour que cette substance devienne une pensée, il faut qu'elle soit en relation avec le *moi* ; elle dépendra alors du sujet pensant. Pour que la substance soit absolue, il faut qu'elle soit la substance des phénomènes intérieurs du *moi*, c'est-à-dire le sujet pensant qui ne dépend que de lui-même. » Kant, *Critique de la Raison pure*.

LX
— L'IDEALISME —

Cette manière de comprendre l'Art exclut l'artiste médiocre qui ne détient, cela va sans dire, rien d'éternel dans son *personnel* et qui ne saurait exprimer une idée un peu humaine (ou divine) que par démarquage ; mais cette sorte d'êtres a régné assez longtemps grâce aux tuteurs qu'on lui tolérait : que son règne finisse (si c'est possible ?) et soyons intolérants.

Pratiquement, il importe que le Symbolisme, art libre, acquière dans l'estime générale une valeur qu'on lui a, jusqu'à ce jour, déniée ; il importe qu'à côté des formes connues on tolère des formes inconnues et que de la serre chaude de la Littérature on n'expulse pas les plantes, nées de graines de hasard, ignorées des catalogueurs et des jardiniers. Pour cela nulle concession ne doit être faite ; c'est aux intellects rudimentaires à se développer et non aux larges intelligences à se rétrécir pour permettre à l'œil distrait de parcourir plus facilement une moindre surface.

Et les tuteurs, les règles, les lois, il faut les couper et les hacher et qu'à la place de ces chênes pourris, piqués de trous de vermine, le lierre qui s'accrochait aux troncs s'accroupisse en une ridicule désolation.

Juin 1892

PRÉFACE DU
LIVRE DES MASQUES

Il est difficile de caractériser une évolution littéraire à l'heure où les fruits sont encore incertains, quand la floraison même n'est pas achevée dans tout le verger. Arbres précoces, arbres tardifs, arbres douteux et qu'on ne voudrait pas encore appeler stériles : le verger est très divers, très riche, trop riche ; — la densité des feuilles engendre de l'ombre et l'ombre décolore les fleurs et pâlit les fruits.

C'est parmi ce verger opulent et ténébreux qu'on se promènera, s'asseyant un instant au pied des arbres les plus forts, les plus beaux ou les plus agréables.

Quand elles le méritent par leur importance, leur nécessité, leur à-propos, les évolutions littéraires reçoivent un nom ; ce nom très souvent n'a pas de signification précise, mais il est utile : il sert de signe de ralliement à ceux qui le reçoivent, et de point de mire à ceux qui le donnent ; on se bat ainsi autour d'un labarum purement verbal. Que veut dire *Romantisme* ? Il est plus facile de le sentir que de l'expliquer. Que veut dire *Symbolisme* ? Si l'on s'en tient au sens étroit et étymologique, presque rien ; si l'on passe outre, cela peut vouloir dire : individualisme en littérature, liberté de l'art, abandon des formules enseignées, tendances vers ce qui est nouveau, étrange et même bizarre ; cela

peut vouloir dire aussi : idéalisme, dédain de l'anecdote sociale, antinaturalisme, tendance à ne prendre dans la vie que le détail caractéristique, à ne prêter attention qu'à l'acte par lequel un homme se distingue d'un autre homme, à ne vouloir réaliser que des résultats, que l'essentiel ; enfin pour les poètes, le symbolisme semble lié au vers libre c'est-à-dire démailloté, et dont le jeune corps peut s'ébattre à l'aise, sorti de l'embarras des langes et des liens.

Tout cela n'a que peu de rapports avec les syllabes du mot, — car il ne faut pas laisser insinuer que le symbolisme n'est que la transformation du vieil allégorisme ou l'art de personnifier une idée dans un être humain, dans un paysage, dans un récit. Un tel art est l'art tout entier, l'art primordial et éternel, et une littérature délivrée de ce souci serait inqualifiable ; elle serait nulle, d'une signification esthétique adéquate aux gloussements du hocco ou aux braiements de l'onagre.

La littérature n'est pas en effet autre chose que le développement artistique de l'idée, que la symbolisation de l'idée au moyen de héros imaginaires. Les héros, ou les hommes (car chaque homme est un héros, dans sa sphère) ne sont qu'ébauchés par la vie ; c'est l'art qui les complète en leur donnant, en échange de leur pauvre âme malade le trésor d'une immortelle idée, et le plus humble peut être appelé à cette participation, s'il est élu

LXIII

— L'IDEALISME —

par un grand poète. Quel humble que cet Enée que Virgile charge de tout le fardeau d'être l'idée de la force romaine, et quel humble que ce Don Quichotte à qui Cervantes impose l'épouvantable poids d'être à la fois Roland et les quatre fils Aymon, Amadis, Palmerin, Tristan et tous les chevaliers de la Table ronde ! L'histoire du symbolisme, ce serait l'histoire de l'homme même, puisque l'homme ne peut s'assimiler une idée que symbolisée. Il ne faut pas insister, car nous pourrions croire que les jeunes dévots du symbolisme ignorent jusqu'à la *Vita Nuova* et ce personnage de Béatrice, dont les frêles et pures épaules restent pourtant droites sous le complexe faix des symboles dont le poète l'accable.

D'où est donc venue l'illusion que la symbolisation de l'idée était une nouveauté ? Voici.

Nous eûmes, en ces dernières années, un essai très sérieux de littérature basée sur le mépris de l'idée et le dédain du symbole. On en connaît la théorie, qui semble culinaire : Prenez une tranche de vie, etc. M. Zola, ayant inventé la recette, oublia de s'en servir. Ses « tranches de vie » sont de lourds poèmes d'un lyrisme fangeux et tumultueux, romantisme populaire, symbolisme démocratique, mais toujours pleins d'une idée, toujours gros d'une signification allégorique. *Germinal*, la Mine, la Foule, la Grève. La révolte idéaliste

LXIV
— L'IDEALISME —

ne se dressa donc pas contre les œuvres (à moins que contre les basses œuvres) du naturalisme, mais contre sa théorie ou plutôt contre sa prétention ; revenant aux nécessités antérieures, éternelles, de l'art, les révoltés crurent affirmer des vérités nouvelles, et même surprenantes, en professant leur volonté de réintégrer l'idée dans la littérature ; ils ne faisaient que rallumer le flambeau ; ils allumèrent aussi, tout autour, beaucoup de petites chandelles.

Une vérité nouvelle, il y en a une, pourtant, qui est entrée récemment dans la littérature et dans l'art, c'est une vérité toute métaphysique et toute d'*a priori* (en apparence), toute jeune, puisqu'elle n'a qu'un siècle et vraiment neuve, puisqu'elle n'avait pas encore servi dans l'ordre esthétique. Cette vérité, évangélique et merveilleuse, libératrice et rénovatrice, c'est le principe de l'idéalité du monde. Par rapport à l'homme, sujet pensant, le monde, tout ce qui est extérieur au moi, n'existe que selon l'idée qu'il s'en fait. Nous ne connaissons que des phénomènes, nous ne raisonnons que sur des apparences ; toute vérité en soi nous échappe ; l'essence est inattaquable. C'est ce que Schopenhauer a vulgarisé sous cette formule si simple et si claire : Le monde est ma représentation. Je ne vois pas ce qui est ; ce qui est, c'est ce que je vois. Autant d'hommes pensants, autant de mondes divers et peut-

LXV
— L'IDEALISME —

être différents. Cette doctrine, que Kant laissa en chemin pour se jeter au secours de la morale naufragée, est si belle et si souple qu'on la transpose sans en froisser la libre logique de la théorie à la pratique, même la plus exigeante, principe universel d'émancipation de tout homme capable de comprendre. Elle n'a pas révolutionné que l'esthétique, mais ici il n'est question que d'esthétique.

On donne encore dans des manuels une définition du beau ; on va plus loin : on donne les formules par quoi un artiste arrive à l'expression du beau. Il y a des instituts où l'on enseigne ces formules, qui ne sont que la moyenne et le résumé d'idées ou d'appréciations antérieures. En esthétique, les théories étant généralement obscures, on leur adjoint l'exemple, l'idéal parangon, le modèle à suivre. En ces instituts (et le monde civilisé n'est qu'un vaste institut) toute nouveauté est tenue pour blasphématoire, et toute affirmation personnelle devient un acte de démente. M. Nordau, qui a lu, avec une patience bizarre, toute la littérature contemporaine, propagea cette idée vilainement destructrice de tout individualisme intellectuel que le « non conformisme » est le crime capital pour un écrivain. Nous différons violemment d'avis. Le crime capital pour un écrivain c'est le conformisme, l'imitativité, la soumission aux règles et

LXVI
— L'IDEALISME —

aux enseignements. L'œuvre d'un écrivain doit être non seulement le reflet, mais le reflet grossi de sa personnalité. La seule excuse qu'un homme ait d'écrire, c'est de s'écrire lui-même, de dévoiler aux autres la sorte de monde qui se mire en son miroir individuel ; sa seule excuse est d'être original ; il doit dire des choses non encore dites et les dire en une forme non encore formulée. Il doit se créer sa propre esthétique, — et nous devons admettre autant d'esthétiques qu'il y a d'esprits originaux et les juger d'après ce qu'elles sont et non d'après ce qu'elles ne sont pas.

Admettons donc que le symbolisme, c'est, même excessive, même intempestive, même prétentieuse, l'expression de l'individualisme dans l'art.

Cette définition trop simple, mais claire, nous suffira provisoirement. Au cours des suivants portraits, ou plus tard, nous aurons sans doute l'occasion de la compléter ; son principe servira encore à nous guider, en nous incitant à rechercher, non pas ce que devraient faire, selon de terribles règles, selon de tyranniques traditions, les écrivains nouveaux, mais ce qu'ils ont voulu faire. L'esthétique est devenue, elle aussi, un talent personnel ; nul n'a le droit d'en imposer aux autres une toute faite. On ne peut comparer un artiste qu'à lui-même, mais il y a profit et justice à noter des dissemblances : nous tâcherons de marquer, non en

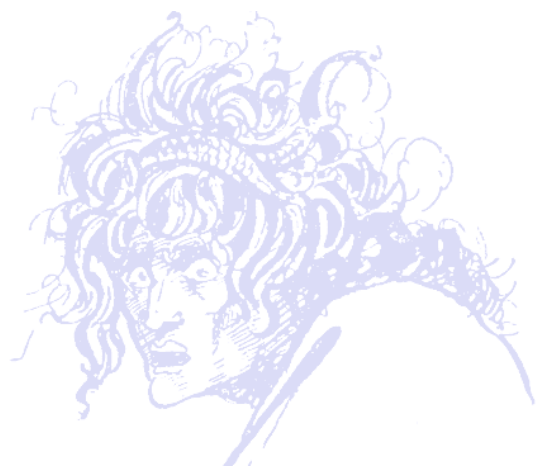
LXVII
— L'IDEALISME —

quoi les « nouveaux venus » se ressemblent, mais en quoi ils diffèrent, c'est-à-dire en quoi ils existent, car être existant, c'est être différent.

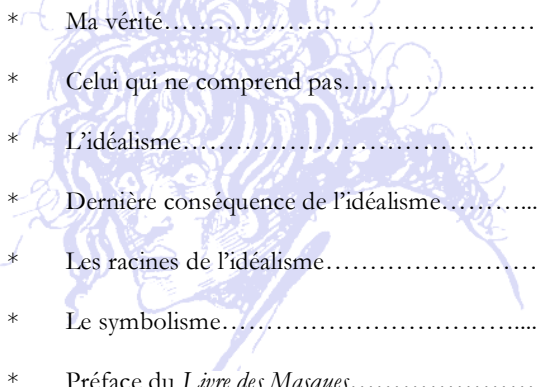
Ceci n'est pas écrit pour prétendre qu'il n'y a pas entre la plupart d'entre eux d'évidentes similitudes de pensée et de technique, fait inévitable, mais tellement inévitable qu'il est sans intérêt. On n'insinue pas davantage que cette floraison est spontanée ; avant la fleur, il y a la graine, elle-même tombée d'une fleur ; ces jeunes gens ont des pères et des maîtres : Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Mallarmé, et d'autres. Ils les aiment morts ou vivants, ils les lisent, ils les écoutent. Quelle sottise de croire que nous dédaignons ceux d'hier ! Qui donc a une cour plus admirative et plus affectueuse que Stéphane Mallarmé ? Et Villiers est-il oublié ? Et Verlaine délaissé ?

{...}

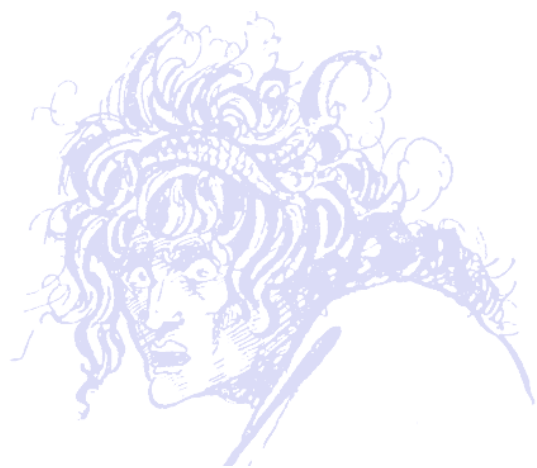
1896



TABLE



* Ma vérité.....	07
* Celui qui ne comprend pas.....	09
* L'idéalisme.....	15
* Dernière conséquence de l'idéalisme.....	21
* Les racines de l'idéalisme.....	35
* Le symbolisme.....	61
* Préface du <i>Livre des Masques</i>	67



COLLECTION AUTODAFÉ

CONFESSIONS D'UN JEUNE ANGLAIS

PAR

GEORGE MOORE

LE PLAIDOYER D'UN FOU

(III^E & IV^E PARTIES)

PAR

AUGUSTE STRINDBERG



COLLECTION EXCELSIOR

FRIEDRICH NIETZSCHE

PAR

ANDREÏ BIELY

STIRNER & NIETZSCHE

PAR

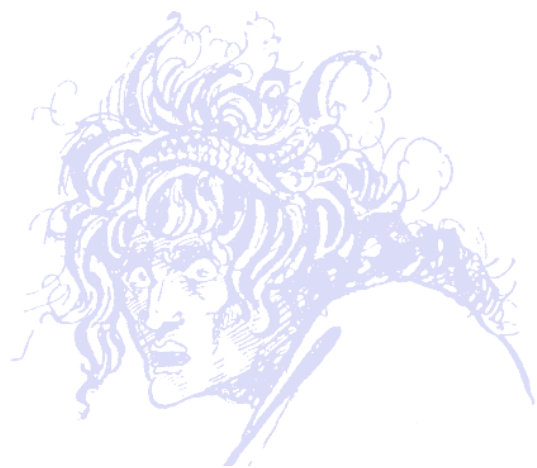
ALBERT LÉVY

COLLECTION DÉMORGON

L'AMOUR DU MÉPRIS DE SOI-MÊME

PAR

CHARLES FOURIER



COLLECTION DUMPING

**BEETHOVEN
DE
RICHARD WAGNER**

**INCENDIES
DE
CATULLE MENDÈS**

**PARRICIDE
DE
IOURI OLÉCHA**



COLLECTION KATHARSIS

**PARIA
(Pièce en un acte)
DE
AUGUSTE STRINDBERG**

**FAUST
DE
NIKOLAUS LENAU**

